

Le général Raymond Viviès de La Prade, héros oublié de la Grande Armée



Raymond Viviès (1763-1813)
en tenue de chef de Brigade du 43^{ème}
Régiment d'Infanterie de Ligne

« Un oublié de la Grande Armée », c'est ainsi que Jean Tulard conclut la notice qu'il consacre à Raymond Viviès, général de l'Empire, dans son *Dictionnaire Napoléon*¹. Sous la plume de cet éminent expert du Premier Empire, c'est un commentaire qui en dit long. Né en 1763 à Sainte-Colombe-sur-l'Hers, dans le Quercorb, aux confins de l'Aude et de l'Ariège, Viviès est aspiré par le tourbillon de l'histoire en 1793. Il a 30 ans et va passer les 20 prochaines années de sa vie au service des idéaux révolutionnaires et de l'Empire jusqu'au sacrifice suprême et parcourir ainsi toute l'Europe. Parmi les premiers membres de la Légion d'honneur (nommé chevalier le 11 déc. 1803), promu officier de l'Ordre 6 mois plus-tard², il participe à toutes les campagnes majeures de la période. Six ans après son engagement, il est Chef de Brigade (colonel) et commande un an plus-tard une unité³ composée de près de 2 000 hommes. Pour le récompenser de sa conduite pendant la campagne d'Italie qui installe Napoléon sur le trône, l'Empereur le fait chevalier de la Couronne de Fer⁴.

C'est à Austerlitz qu'il gagne ses étoiles, puisqu'il intervient avec son régiment au moment critique de l'assaut du plateau de Pratzen. Pendant la campagne de Pologne, le général de Brigade Viviès s'illustre à Iéna, et surtout Eylau, où la prise du cimetière par son unité est décisive dans la

conclusion de cette sanglante bataille. Pour ce fait d'armes, il est cité par l'Empereur dans son *Mémorial de Sainte-Hélène*⁵. Ce qui n'est pas le moindre des hommages. En juin 1807, participant activement à la bataille d'Heilsberg, prélude à Friedland, il y est blessé d'un coup de feu au pied droit.

Pendant sa convalescence, il est fait baron de l'Empire⁶ sous le nom de Viviès de La Prade, du nom d'une propriété héritée de son père. En 1809, lors de la 5^e coalition, il repart en campagne car l'Autriche, avec le soutien de l'Angleterre, a reconstitué une armée et pénétré en Bavière.

Enfin, c'est la funeste campagne de Russie. Son ultime combat. Affecté au 2^e Corps de la Grande Armée sous le commandement du maréchal Oudinot, il ne verra pas brûler Moscou puisque ses troupes sont cantonnées au Nord pour verrouiller la route de Saint-Petersbourg. Il fera cependant partie de l'ingénieux dispositif qui permet à Napoléon d'éviter la capture et de s'échapper de la souricière de la Bérézina. Couvrant les arrières des débris de la Grande Armée, il est capturé par les Russes aux abords de Vilnius et meurt de fièvre en janvier 1813 au milieu du chaos indescriptible qui règne dans la ville. Il y repose au milieu de ses camarades morts de maladie, d'épuisement et de faim. Sa dépouille n'a jamais été rapatriée en France. Seul, sur le caveau familial dans le cimetière de Sainte-Colombe, l'hommage rendu par les siens, alors qu'il n'a pas eu de postérité connue, perpétue son souvenir sous la forme d'une épitaphe invitant à la prière. Son nom aurait pourtant amplement mérité de figurer sur l'Arc-de-Triomphe au milieu de ceux de ses 660 compagnons d'armes dont il a partagé les campagnes. Il faut croire qu'en 1841 (28 ans après sa mort) au moment où la Commission⁷ réunie pour décider des noms supplémentaires à inscrire, le petit nombre de ses proches, loin de Paris, n'a pu faire entendre sa voix.

Le parcours de Raymond Viviès, jalonné par les grandes étapes de l'épopée napoléonienne (l'Italie, Austerlitz, Iéna, Eylau, Essling, Wagram, la Bérézina), fait de lui l'exemple-type de ses officiers généraux sur qui Napoléon a pu appuyer ses traits de génie tactiques et asseoir ses victoires fondées sur l'anticipation et la vitesse d'exécution.

Il incarne donc l'engagement de ces hommes qui ne peut s'expliquer simplement par leur dévouement à un chef charismatique ou leur soif d'aventures, mais aussi et surtout parce qu'ils se sentaient les hérauts de valeurs qui dépassaient leurs ambitions personnelles. Une trajectoire transcendée par l'inflexion révolutionnaire et impériale.

¹ Editions Fayard, 1998

² le 14 juin 1804. Sa croix lui sera remise à la cérémonie du camp de Boulogne le 16 août 1804

³ le 43^e Régiment d'Infanterie de Ligne

⁴ Ordre de chevalerie créé par Napoléon le 5 juin 1805 pour récompenser notamment ceux qui lui avaient permis de ceindre la couronne des rois lombards. Portée par Charlemagne et Charles-Quint, cette dernière avait été forgée, selon la légende, en fondant un clou de la croix du Christ

⁵ Las Cases, tome I, Chapitre huitième

⁶ le 11 août 1808

⁷ Sous la présidence d'Oudinot, elle recommanda l'ajout de 254 noms aux 384 déjà retenus. 22 seront rajoutés par la suite. Le dernier en 1895.

